

ESPAGNE.

Affaires d'Espagne.—On signale de Madrid les tristes expédients à l'aide desquels le cabinet Narvaez veut faire triompher les candidats impopulaires qu'il présente aux suffrages des électeurs ; candidats choisis, sans exception, parmi les employés du gouvernement, les militaires en activité, les chefs politiques, les intendans, etc. Des agens de confiance ont été envoyés dans les provinces pour donner plus de force à l'action des autorités et aux travaux électoraux. On ne sait ce que cela veut dire. Le gouvernement espagnol s'inspire à merveille des conseils, de l'exemple du nôtre ; et il n'aura point fallu un très-long tems à la Péninsule pour arriver à cette *loyauté* du système représentatif qui, grâce aux ambitieux et aux intrigans des révolutions, n'est que la mystification la plus complète. Mais qu'elle se console à cet égard, comme sur les autres incidens de l'arbitraire ministériel ; qu'elle se console comme ces malheureux qui languissent dans les cachots ou dans l'exil : Narvaez ne vient-il pas d'être fait duc de Valence, avec exemption de tout droit fiscal ? " N'est-ce pas là, en effet, dit le *Clamor publico*, une récompense nationale qui doit porter la joie au cœur du peuple entier ? "

PROVINCES-RHÉNALES.

—Les journaux allemands nous annoncent qu'un grand nombre d'arrestations ont été faites à Posen dans la matinée du 8 de ce mois. L'autorité militaire avait déployé un appareil menaçant, et des patrouilles sillonnaient les rues dans toutes les directions. Il s'agit, assure-t-on, de la découverte d'un complot communiste et politique à la fois, les conjurés s'étant proposés pour but le rétablissement de la nationalité polonaise aussi bien que la réalisation des utopies socialistes. Les individus arrêtés sont en majeure partie des ouvriers ; il y a cependant aussi quelques personnes compromises dans la bourgeoisie.

Des visites domiciliaires ont été faites chez quelques habitans aisés, et notamment chez un libraire, dont l'arrestation a causé une vive sensation dans toute la ville. La police a également fait de nombreuses captures dans les campagnes voisines ; en attendant que cette affaire s'éclaircisse, les prisons regorgent de prévenus.

TURQUIE.

—On lit dans *l'Impartial de Smyrne* du 28 octobre :

" Un épouvantable incendie vient de plonger la ville des Dardanelles dans la consternation. Le feu s'est déclaré le 25, à onze heures du matin, dans une maison grecque, et, alimenté par un vent du nord d'une extrême violence, il s'est répandu dans plusieurs directions.

" Toutes les maisons grecques, à l'exception de quarante, toutes celles des Juifs, à l'exception d'une seule, quarante maisons turques, soixante-dix arméniennes, beaucoup de magasins et un grand nombre de boutiques, la synagogue et deux mosquées ont été la proie des flammes. L'église grecque et l'église arménienne ont été sauvées comme par miracle, grâce au courage et au dévouement de plusieurs Grecs et Arméniens. "

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Les Anglais à la Nouvelle-Zélande.—On a des avis de la Nouvelle-Zélande, plus récents que ceux qui ont annoncé une première défaite des troupes anglaises dans une attaque dirigée contre le camp du chef Heki. Depuis lors, les Anglais ont réussi à traîner des canons sur une montagne qui domine le camp, et les indigènes ont profité de la nuit pour se retirer et abandonner leurs retranchemens. Maîtres des retranchemens, les Anglais ont rasé le fort.

Les journaux de Sidney disent que le corps du capitaine Grant, resté entre les mains des indigènes, a été par eux rôti et mangé. Ils auraient également rôti et mangé un soldat du 99^e régiment, fait prisonnier et mis au feu encore vivant, mais d'autres lettres démentent ces faits.

ÉTATS-UNIS.

Encore un grand incendie.—Le *New-York Express* du 15 décemb. dernier contient les détails d'un incendie des plus désastreux qui avait éclaté l'avant-veille, pendant la nuit, à Sagg-Harbor, comté de Suffolk (New-York). Le feu prit, vers 9 heures, dans une maison en bois ; le vent soufflait alors avec violence : les flammes gagnèrent en peu d'instans cent maisons (d'autres rapports disent cent soixante-dix) qui furent entièrement consumées. Au nombre des édifices détruits se trouvent la Banque du comté de Suffolk et deux hôtels. La perte en maisons seulement est évaluée de 100 à \$150,000, celle en marchandises ne peut être encore connue. Le feu a ravagé le quartier du commerce et porté un coup dont la cité ne se relèvera pas de sitôt. Cet incendie est, pour Sagg-Harbor, aussi désastreux que l'a été celui de Pittsburg.

—Il s'est fait une crue d'eau des plus considérables dans la rivière du Kennebec dans le mois de novembre dernier : les plus anciens habitans ne se rappellent pas avoir vu l'eau monter si haut qu'elle a fait cette année. Les caves étaient inondées, les quais à quatre ou cinq pieds sous l'eau, les navires dans le port s'amarrèrent dans la rue et aux maisons de briques ou d'imenses trains de bois étaient charriés par milliers par la rapidité des eaux. A Auguste, les eaux ont emporté un moulin à scie, dont la perte est évaluée à \$50,000. A Sandy River tous les ponts ont été entraînés. A Gardiner, l'eau a envahi plusieurs magasins et toutes les marchandises ont charriées : un moulin a été entraîné à Freeport et un autre à Saccarappa.

Extrait de la *Gazette des Opelousas*.

LE FRATRICIDE.

Valentin de Sergines n'avait encore que quinze ans quand il per-

dit sa mère, ange de piété, de douceur, qui ne regretta de la vie que son cher Valentin. Qu'allait-il devenir avec un caractère de feu, et un père trop bon, trop faible pour ce fils unique ? Les principes de religion que madame de Sergines avait essayé d'inculquer dans le cœur de Valentin avaient touché son fils au moment de sa première communion : depuis, éloigné de la maison paternelle pour finir ses études, le pauvre enfant avait sucé, avec le venin de l'irréligion, les passions les plus désordonnées.

M. de Sergines s'était marié tard ; il n'avait plus de parent auprès de lui, et Pennui de vivre seul, privé de son unique enfant, le porta à reprendre son fils. C'est de ce moment que commença entre M. de Sergines et Valentin une vie pleine d'orages. Aveuglé par sa tendresse, ce bon père voulait que son fils fût heureux, et pour cela, il le jeta dans le tourbillon de la bonne compagnie. Mais la bonne compagnie n'était point ce qu'il fallait à Valentin. Si elle est souvent le foyer de penchans vicieux, elle cache au moins ces mêmes penchans sous des bienséances qui gênent le vice sans pudeur ; aussi Valentin s'éloigna-t-il de ses anciens amis pour se lier avec des libertins dont les scandaleux écarts n'avaient que trop éclaté. Ces pêcheurs hardis et superbes ne se contentaient pas de faire le mal, ils s'en vantaient et s'en glorifiaient, et s'imaginaient s'élever au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois. M. de Sergines, après avoir poussé la bonté jusqu'à la faiblesse, exaspéré enfin par les criminelles extravagances de son fils, lui fit des scènes d'autant plus violentes, que, comme tous les gens faibles, il ne sortait de son caractère que pour entrer dans des colères frénétiques.

Valentin aimait son père : il ne tenait plus aux sentimens honnêtes que par cet amour filial. Cependant, irrité de trouver un obstacle à des passions qu'il ne voulait pas combattre, il résista insolamment aux ordres de M. de Sergines, et finit par quitter la maison paternelle pour trouver en Amérique la triste liberté de mal faire. Cette fuite irrita encore la colère de M. de Sergines ; il répéta cent fois qu'il était trop heureux d'être débarrassé d'un si mauvais sujet. Un mois après, il chercha des excuses à la conduite de son fils... *Il était si jeune ! il eût peut-être fallu fermer les yeux sur de semblables étourderies.* Six mois ne s'étaient pas écoulés, que M. de Sergines, oubliant les honteux égarements de Valentin, s'attendrissait en se rappelant sa tendresse filiale, son esprit, sa grâce, et finit par pleurer amèrement son absence.

Le besoin d'aimer et d'être aimé rendait l'isolement insupportable à M. de Sergines : il finit pas se décider à former de nouveaux liens, et se maria à une veuve de trente ans, dont il eut un fils. Cet enfant, qu'on n'osait espérer, fut reçu avec des transports de joie, et le bonheur revint animer le château de Sergines, où s'était fuit le mariage.

Ce calme ne fut pas long : Valentin reparut tout-à-coup sur la scène, et son père le reçut avec la tendresse la plus vive, l'oublia le plus absolu du passé. Cependant le retour de cet enfant prodigue, tout en comblant les vœux du bon vieillard, vint le frapper au cœur d'un trait acéré. Quel changement dans Valentin ! Quoi ! c'est là ce jeune homme à la noble tournure, aux traits réguliers, au teint plein de fraîcheur ? Oui, le voilà tel que la débauche l'a fait, vieux à vingt-cinq ans, les joues pâles, hâves, les yeux éteints et la démarche incertaine. Valentin, en revoyant son père, ressentit une joie pure qui vint animer un instant ses regards. Et comment son cœur glacé ne se serait-il pas réchauffé en se trouvant pressé sur ce cœur paternel, foyer d'un éternel amour ! Mais lorsque M. de Sergines fit part de son mariage à Valentin, mais lorsqu'il lui présenta sa femme et son enfant nouveau-né, l'expression la plus terrible vint assombrir la figure de Valentin. Au lieu de s'approcher de sa belle-mère qui vient à lui avec un empressement amical, il se recule, et dit : " Si j'avais su, madame, que cette maison fût devenue celle d'une étrangère, je ne m'y serais pas présenté. — Pourquoi, répondit madame de Sergines, mon cher fils traite-t-il d'étrangère celle qui l'aime déjà et qui désire ardemment son retour ? — Vous, vous désiriez mon retour ? Une marâtre craint le fils de son mari, et vous me haïssez. — Lorsque tu connaîtras mon excellente Sophie, tu lui rendras justice. Reste avec nous, mon Valentin, et juge par toi-même des vertus de ma femme. Regarde mon petit Ernest, il a tes traits et ne m'en est que plus cher. Sois son ami et son protecteur : car, vois-tu, je m'en irai bientôt, je suis vieux ; mais toi, tu seras un autre moi-même pour protéger la veuve et l'orphelin. Pauvre petit ! embrasse-le donc, il te sourit. "

Les bras croisés et l'air farouche, Valentin regarda l'enfant en branlant la tête : " Voilà donc celui que vous me préférez ! s'écria-t-il — Que dis-tu ? — La vérité. — Mon fils, veux-tu donc hâter ma mort par cet injuste soupçon ? — Est-ce toi qui peux douter de ma tendresse ? "